

Jacques Bellanger

ÉTRANGE LOCATAIRE

*Enquête du
commissaire Canuts*

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

Isbn : 979-10-90323-17-9

© Prénom Bellanger Jacques, 2017

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Rien ne pèse tant qu'un secret ;
Le porter loin est difficile aux femmes,
Et je sais même sur ce fait
Bon nombre d'hommes qui sont des femmes.

Jean de La Fontaine. *Les Femmes et le Secret*

Merci à Béatrice.

1er Jour d'enquête.

vendredi 6 septembre 1901

Les deux femmes.

— Planton, je dois parler au Commissaire Hautdebert.

— Madame. Pouvez-vous m'en dire le motif ?

La vieille femme tapa sa canne à plusieurs reprises sur le sol de l'entrée de la caserne de Saint-Nazaire. Elle avait l'air très fâché. Elle était accompagnée d'une dame un peu plus jeune.

— Le motif ? Le motif ? Je vous somme de m'annoncer auprès du Commissaire Hautdebert. Elle est bien bonne, celle-là. Ai-je besoin d'un motif ?

Elle regardait l'autre femme en guise d'assentiment.

Un second planton, plus ancien, sortit de l'arrière-salle et demanda.

— Mais qui devons-nous annoncer ?

La femme se redressa et fièrement elle dit.

— Mais, quelle question ! La veuve du Lieutenant-Colonel Allaie, compagnon d'armes du Général Le Lièvre de la Morinière-Florimond.

— Je comprends. Je dois annoncer : Madame Allaie. Mais, je ne vais pas déranger le Commissaire Hautdebert pour une brouille. Comprenez-moi, j'ai des ordres. Alors, expliquez-moi, le motif de votre requête.

La femme tapait plus énergiquement sa canne. La veuve Allaie, une dame très âgée, était habituée à être obéie sans raison et elle en profitait pour tyranniser le monde qui l'entourait.

— Annoncez-moi !

La plus jeune des femmes voulut répliquer. Elle en fut stoppée net par sa mère qui venait de lever sa canne. Elle la brandissait telle une épée prête à fendre l'ennemi, puis la réponse cingla sur un ton calme, cristallin et glacial.

— Nous devons nous entretenir avec le Commissaire Hautdebert pour une affaire de la plus haute importance. J'exige pour parler au Commissaire Hautdebert qui se trouve être un ami intime du Général. Vous comprenez. Je ne dérangerais pas le Commissaire, s'il ne s'agissait d'une affaire de la plus haute importance. Il suffit ! Nous n'avons pas de temps à perdre avec des subalternes. Annoncez-nous !

Maurice, le vieux planton n'avait plus ressenti cette impression où les os se glacent depuis bien longtemps. Le caractère de cette femme lui fit penser à celui de la mère supérieure, chef des infirmières à l'hôpital militaire. La nonne rabrouait sans pitié chaque gémissement : « Taisez-vous ! Cela suffit ! Il y a des mourants. Le Christ gémissait sur la croix. Non, mon fils ! De la tenue, on souffre, on meurt en silence, ici ». Il l'avait rencontrée quand il avait été sérieusement blessé après la bataille de Fröschwiller-Woerth, le 7 août 1870. Il était un des rares survivants.

— Très bien, Mesdames. Georges accompagne ces dames.

Le groupe s'éloigna rapidement en direction du bâtiment A.

En ce matin du 6 septembre 1901, le jeune Canuts qui s'apprêtait à lire l'Ouest-Éclair, observait la scène depuis sa fenêtre du premier étage.

Il se fit une réflexion.

— Tiens, la plus vieille des femmes fait semblant de s'appuyer sur sa canne. Elle martèle sèchement les pavés. Cela prouve à l'évidence son acariâtreté.

Huit heures du matin, la petite histoire banale de ces deux femmes demandant à rencontrer le

Commissaire principal allait bientôt émouvoir et intéresser toute la presse locale.

Georges les installa dans une petite salle.

Il leur demanda de patienter le temps qu'il trouve le Commissaire principal Hautdebert.

Hautdebert entra quelques minutes plus tard avec le planton, tous les deux marchant aux pas cadencés.

Les femmes les voyant arriver s'étaient levées. Le planton continua son chemin laissant le Commissaire.

— Mesdames, prenez place. Que puis-je faire pour vous ?

— Commissaire, bonjour ! Je me présente, Madame veuve Allaie. Je suis la veuve du Lieutenant-Colonel Allaie, décédé lors de la guerre de 70 à Sedan. Mon mari était, lui-même, le fils du Général et le petit-fils du Colonel, arrière-petit-fils. Toute la famille de mon mari a servi avec honneur la France sous la Royauté puis l'Empire napoléonien et maintenant la République. J'ai soixante-seize ans. Voici, ma fille, Irène, cinquante ans, la veuve capitaine de cavalerie Boucheroux.

— Bien, Madame, je veux dire Mesdames.

— Commissaire, je n'ai pas terminé. J'ai une affaire de la plus haute importance à vous rapporter. Vous me comprenez, Commissaire.

Ai-je bien l'honneur de m'adresser au Principal Hautdebert ?

Le Commissaire regardait les deux femmes et attendait de connaître le motif de leur visite, mais, elle ne disait plus un mot.

— Je suis le Commissaire principal Hautdebert. Vous avez demandé à me voir ! Vous savez peut-être Mesdames, j'ai été militaire dans la cavalerie avant de rejoindre les rangs de la Gendarmerie puis la Sûreté... Vous venez donc me parler d'une affaire de la plus haute importance.

Irène Boucheroux entama la conversation.

— Commissaire ! C'est bien vous que nous voulions voir, ma mère et moi.

Madame Allaie fixa sa fille en lui décochant un regard voulant dire qu'elle devait cesser.

Ainsi, Madame Allaie reprit la parole.

— Le Général Le Lièvre de la Morinière-Florimond, un compagnon d'armes de mon défunt mari, un de mes bons amis, m'a dit de m'adresser à vous, si un jour j'avais un problème. Aujourd'hui, c'est le cas.

— Le Général de la Morinière-Florimond ? dit le Commissaire Hautdebert étonné.

— Le Général Le Lièvre de la Morinière-Florimond, lui-même, m'a certifié en personne

qu'il n'y avait pas meilleur officier que le Commissaire principal Hautdebert.

— Le Général a dit cela !

Le Commissaire principal Hautdebert se souvenait de ce vieux militaire qui lui avait épinglé ses insignes de lieutenant lors de sa première promotion, quand il avait fait son service militaire.

Hautdebert attendait avec impatience le but de leur visite.

— Mesdames, je vous écoute. Si vous venez de la part de « Mon Ami » le Général.

— Commissaire, j'en viens au fait.

Le Commissaire souffla de soulagement si fort que Madame Allaie lui fit remarquer puis elle continua.

— Nous habitons au deuxième étage du numéro 9 de la rue de l'océan. Je suis la propriétaire. Je loue le magasin du rez-de-chaussée ainsi que trois remises dans la cour. Il faut bien vivre, parce que depuis le décès de mon bien-aimé, la demi-retraite de Lieutenant-Colonel est tellement insignifiante.

— Je comprends, Madame Allaie, mais je ne vois pas en quoi je puis vous être utile.

— J'y arrive. J'ai loué, il y a dix jours une remise à une dame Moncaré. Je ne l'ai pas revue et elle ne m'a pas rendu la clé.

— Je vous arrête, Madame.

— Comment cela ? Je n'ai pas fini.

— Je veux dire que je ne m'occupe plus des affaires de ce style. « Mon Ami, » le Général a bien fait de vous faire adresser à moi, mais, pour les cas graves uniquement, pour une affaire de ville. Vous devez vous adresser au Commissaire Canuts.

— Le général Le Lièvre de la Morinière-Florimond m'avait certifié que vous m'aideriez. Je l'ai vue pas plus tard qu'hier.

La fille de Madame Allaie intervint.

— Mais, Commissaire, la remise semblait vide, mais l'on a aperçu des choses dans l'arrière-cour de la remise. Tout cela semble bien étrange.

— J'entends bien, Mesdames, et je suis prêt à tout faire ce qui sera en mon pouvoir. Mais, « Mon Ami », le Général vous le dirait, comme moi, l'homme de la situation pour les cas étranges et bizarres, pour les énigmes de ville, il n'y en a qu'un : le Commissaire Canuts. Il sera l'homme qui saura mener à bien votre affaire. Vous le trouverez dans le bâtiment B qui se trouve à droite en sortant. Vous souhaiterez le bon jour à « Mon Ami » le général.

Le Commissaire Hautdebert abusait souvent de l'expression « Mon Ami », avec cette petite

pointe d'accent snob à la manière de la vieille noblesse française dont il était apparenté.

La veuve Allaie avait appris de la bouche même du général Le Lièvre de la Morinière-Florimond que Monsieur Hautdebert disait qu'il était le fils illégitime de Madame la Comtesse Blanche de Haut-de-Bert de Sainte-Croix d'Orléans. Mais la réalité était plus simple. Il était l'arrière-petit-fils de Gontran Martin, un riche marchand négrier mulâtre qui moyennant des largesses financières avait pu obtenir que l'on ajoute une branche perdue sur l'arbre de la famille Haut-de-Bert de Sainte-Croix. Il avait ainsi changé son nom en Gontran Martin de Haut-de-Bert devenue après la révolution Gontran Hautdebert. Mais, cette histoire familiale ne restait qu'une conjecture pour de nombreuses personnes ayant connues l'Ancien Régime.

La veuve Allaie regardait dédaigneusement le Commissaire principal.

Madame Allaie se leva et chuchota à sa fille.

— Je le savais, un noble de pacotille.

— Mesdames, rassurez-vous, le Commissaire Canuts est bien connu du Général. Il fera le nécessaire afin de régler votre problème rapidement. J'y veillerais personnellement.

Madame Allaie chuchotait.

— Tu vois Irène, Le Général me l'avait bien dit. Hautdebert va nous aider.

De son côté, le Commissaire était content de son coup. Il se désintéressait d'une histoire de porte close. Le Commissaire principal Hautdebert aimait les affaires dont il pouvait exploiter la presse aux fins de gagner en visibilité. Il disait à qui voulait l'entendre : « *Mon Ami, un jour, on parlera tellement de moi que l'on me demandera d'être le chef de la Sûreté de Paris.* »

Elles saluèrent poliment et remercièrent le Commissaire qui les raccompagna tout en leur montrant la porte du bâtiment B où se trouvait le bureau 13.

— Madame Allaie, vous demanderez « Mon Ami » le Commissaire Canuts. Il se trouve dans le bureau numéro 13. Dites-lui que je vous envoie personnellement avec les recommandations du Général Le Lièvre de la Morinière-Florimond.

Elles traversèrent la cour.

Canuts lisait la « Une » qui parlait de la visite officielle en France du jeune Empereur Nicolas II de Russie accompagné de l'impératrice Alexandra. D'après le journaliste cette visite était marquée par l'enthousiasme de l'opinion publique. Le Tzar devait assister en compagnie d'Émile Loubet, le Président de la République, aux grandes manœuvres militaires de Bétheny,

près de Reims. L'Armée avait réuni des 120 000 hommes à cet effet.

Mais l'autre grand titre qui interpella le Commissaire était l'annonce de l'attentat contre le vingt-cinquième président américain, William McKinley, alors qu'il visitait l'Exposition panaméricaine au Temple of Music à Buffalo. L'attentat avait eu lieu au moment du « shake-hand¹ ». C'est à l'instant où il arrivait devant lui que l'anarchiste Léon Czolgosz tira deux coups de pistolet.

Le journaliste faisait part de l'émotion française. Canuts dit.

— Encore un attentat anarchiste !

L'inspecteur Rousseau qui se trouvait non loin de la porte.

— Commissaire, un attentat !

— Dans le Journal, aux États-Unis, on a tiré sur leur président.

— Mais, où va le monde ?

Une discussion s'engagea entre les deux hommes pendant cinq minutes. Puis l'inspecteur repartit.

Canuts faisait partie des enfants de la ville nouvelle de Saint-Nazaire. Il était né en 1869.

¹ Le bain de foule où le président serre les mains.

Son père maçon était venu travailler en 1852, lors de la construction du bassin à flot. Canuts se souvenait de son enfance dans cette ville en perpétuelle expansion et réfléchissait à l'accroissement du travail autour des chantiers. La population comptait maintenant 35 800 habitants.

Canuts tira sur sa pipe. Il eut un moment de nostalgie se souvenant du calme de sa jeunesse, mais voyait surtout l'augmentation de la criminalité à cause des nouvelles bandes d'Apaches des quartiers périphériques.

Sa lecture était terminée. Il plia méticuleusement le journal en quatre et le déposa sur le coin droit de son bureau.

Il sortit de son bureau. Il avait décidé d'aller voir les plantons.

Il marchait dans le couloir en tirant sur sa pipe. Il arrivait à la porte du couloir.

Au moment où il sortait, il se retrouva nez à nez avec les deux femmes.

Surprise, Madame Allaie recula.

— Excusez-moi, Mesdames ! Je vous laisse passer.

Madame Allaie répliqua.

— Euh... Merci !

Elle regarda sa fille qui baissait les yeux.

— Nous cherchons le Commissaire Canuts du Bureau 13. Nous avons besoin de lui pour une affaire de la plus haute importance.

— Vous l’avez en face de vous, Mesdames. En quoi puis-je vous être utile ? Mais, avant que vous ne me répondiez, suivez-moi dans mon bureau.

Ils empruntèrent le long couloir. Ils passèrent devant trois hommes menottés et un gardien.

Les femmes détournèrent leurs regards.

Arrivé au bout du couloir, il les fit pénétrer.

— Asseyez-vous et contez-moi l’affaire qui vous mène.

Madame Allaie expliqua.

— Tout d’abord, il faut que je vous dise. Ma fille et moi, nous sommes d’honnêtes femmes.

Madame Allaie refit le panégyrique de la lignée familiale.

— Les temps sont durs alors, je loue des remises à la journée, à la semaine voire à la quinzaine ; il y a bien longtemps que je n’arrive plus à louer des mois entiers.

Canuts s’impatiait.

— Je comprends Mesdames. Mais l’affaire...

— Je vous coupe. Excusez-moi, Commissaire ! Le Commissaire principal Hautdebert m’a dit que vous étiez l’homme qui résoudrait mon problème. De plus, il est l’ami intime du Général

Le Lièvre de la Morinière-Florimond, comme moi. Je dois dire qu'il est un de mes bons amis, un homme, en qui j'ai la plus grande confiance dans son jugement sur les hommes.

Le regard de Canuts en disait long sur le jugement qu'il portait aux personnes qui voulaient user d'un passe-droit grâce à un ami bien placé.

— Mère, dites-lui simplement pour quel motif nous sommes là.

— Comme je l'ai expliqué au Commissaire Hautdebert, j'ai loué une remise. Il y a, de cela, une quinzaine de jours, à une dame Moncaré. Elle ne l'a loué pour un bail de dix jours et depuis sa dernière visite, plus aucune nouvelle.

— Oui ! Mais, que puis-je faire ?

— Cette dame ne m'a pas rendu la clé.

Canuts pensait qu'il n'y pouvait rien, cette affaire n'était pas du ressort de la police.

— Mais où est le problème ? Vous faites venir un serrurier et l'affaire est faite.

— Je l'ai fait. La remise était vide. Vous comprenez mon problème.

— Pas du tout.

— Mère, vous oubliez de dire qu'il y a une courette derrière la remise.

— Ah oui ! La porte, elle aussi est fermée, quand je m'en suis aperçu j'avais déjà congédié le

serrurier. Alors, j'ai fait le tour du quartier pour aller voir Monsieur Sachaud, le propriétaire de l'immeuble dont la cour donne sur la courette.

— Eh alors !

— Monsieur Sachaud a aidé son fils à enjamber le mur mitoyen. Le jeune Sachaud est revenu immédiatement disant qu'il y avait une malle, des fleurs et une curieuse odeur. Il n'était pas rassuré.

— Je vois.

— Vous comprenez mon embarras, Commissaire.

— Ne vous inquiétez plus, je passerais à 14 heures avec un serrurier. Votre adresse est bien le 9 de la rue de l'océan.

— Oui, Commissaire.

Les deux femmes repartirent.

Canuts se bourra une pipe tout en souriant le long de la fenêtre close. Il prit deux grandes bouffées. Un nuage blanc parfumé de miel et d'épice emplit la pièce.

S'asseyant à son bureau, il sortit son carnet à affaire. Il commença une nouvelle page.

Vendredi 6 septembre 1901

Étrange Locataire !

Affaire de la Rue de l'Océan.

Deux femmes sont venues...

Il avait pris cette manie de tout consigner quotidiennement.

L'inspecteur Rousseau entra dans le bureau.

— Ah ! Vous tombez bien, nous avons une enquête de la plus haute importance chez une amie du Général Le Lièvre de la Morinière-Florimond, comme dit la veuve du lieutenant-colonel : « un de mes bons amis. »

Rousseau se mit à rire et se souvenait du personnage, sorti tout droit d'un musée véritable survivant de la vieille royauté.

— Le vieux débris est toujours de ce monde.

Félicien en entendant le nom du Général effectua un garde-à-vous réglementaire.

— L'affaire doit être grave si ce vieux truc s'en mêle.

Rousseau se souvenait d'un matin de septembre où le Général s'était, soi-disant, fait faire les poches sur la place Marceau. Rousseau imita les gestes et la voix du vieux militaire.

— Est-ce que quelqu'un n'aurait pas retrouvé mon mouchoir, brodé de mes initiales ? Arrêtez-

moi tous les vide-[goussets](#)² et autres escarpes³,
coupe-jarrets, malandrins, détrousseurs,
écumeurs, larrons, picoreurs et verts galants⁴ de
Saint-Nazaire !

Félicien applaudissait.

Canuts attendait qu'ils en finissent.

— Rousseau, Félicien ! Nous sommes missionnés
pour une affaire de la plus grande importance.
Tenez-vous bien !

Rousseau imitant à nouveau la voix du Général.

— Monsieur ! Une affaire de la plus grande
importance !

— Oui, tout à fait. Il y aurait une malle odorante
enfermée dans une courette que l'on doit
délivrer.

2 Pickpocket.

3 Nom masculin. Bandit qui ne recule pas devant l'assassinat.

4 Listes des Pillards et Bandits qui se cachaient pour attaquer les voyageurs.

La malle odorante.

Canuts, Rousseau et le serrurier allaient arriver au numéro 9 de la rue de l'océan, l'adresse de la remise.

Le Commissaire et l'inspecteur observèrent les alentours afin de se faire une idée.

La maison à deux étages était d'allure modeste. Au rez-de-chaussée, on trouvait une boutique fermée. Dans les étages, il y avait les appartements. Celui du second était habité par Madame Allaie et sa fille. Au premier, de braves ouvriers étaient en plein aménagement. De plus, un large passage sur le côté desservait une cour d'environ dix mètres de long conduisant à trois remises dont deux étaient surmontées d'un grenier.

Le chemin s'était fait en silence, Rousseau fut le premier à le rompre.

— Commissaire, pourquoi vous charge-t-on de faire ouvrir une remise, hormis le Général ?

— Rousseau, je ne suis qu'un nouveau Commissaire alors le Commissaire de gendarmerie Duprunt a cru bon de m'envoyer ces dames.

— Je vois, on envoie les jeunots aux prunes, peu importe le grade. En plus, ils vous ont laissé dans le bureau 13, cela ferait tache, un Commissaire qui ne serait pas issu de leur monde.

Canuts souriait parce qu'ils avaient été inspecteurs et collègues pendant douze ans. Le Bureau 13, c'était lui qui avait demandé à y rester. Pour lui, ce numéro avait été sa chance, n'avait-il pas réussi l'examen de Commissaire en 1900 à trente-trois ans ?

— Rousseau, bravo, belle envolée, je la méritais. Mais, je ne le fais que par respect pour la dame Allaie.

— Vous la connaissez !

— Non.

Il prit un air sérieux et continua.

— C'est une dame âgée, soixante-quinze ans, m'a-t-elle confié. Allons Rousseau ! Ne devons-nous pas aider les personnes âgées à ouvrir une porte fermée à double tour ? La Sûreté doit aussi savoir ramasser une grosse malle odorante.

Ils souriaient.

Félicien, le bavard de service, avait écouté en silence, mais il ne tenait plus.

— Chef ! Laissez-nous nous en occuper, chef ! Pour nous, l'affaire de cinq minutes ensuite comme la période est calme, nous irons prendre un petit verre au Café du Ralliement.

— Calme pour le moment, mais la foire aux sabots et aux oignons vient de commencer. Le week-end prochain sera notre plus grosse journée. Pour le verre, je suis des vôtres.

Ils se mirent à rire.

En chemin, Canuts demanda à Félicien de lui trouver un serrurier et ensuite les rejoindre dans la rue de l’océan.

Canuts pénétra dans l’escalier.

À 13 heures 30 tapantes, il frappa à la porte. Mme Boucheroux vint lui ouvrir.

— Mère, le Commissaire avec le serrurier. Oh ! Mère ! le Commissaire est venu seul.

— Non. Le serrurier nous attend en bas avec mes collègues.

— Monsieur, nous irons vous rejoindre dans la cour, dans quelques instants, si vous le voulez bien.

Lors de la descente de l’escalier, Canuts croisait les deux ouvriers qui s’installaient dans leur nouvel appartement.

Canuts avait rejoint Rousseau qui patientait sur le trottoir avec Monsieur Fertaneau. Les trois hommes n’eurent pas le temps de fumer une cigarette quand ils virent les deux femmes.

Tout ce petit monde franchissait la porte cochère quand Madame Allaie indiqua la remise numéro 3, celle qui était à l’opposé de la maison.

Elle sortit la clé que lui avait fournie son serrurier. Elle déverrouilla la porte. Félicien faisait du lèche-vitrine sur le trottoir d'en face, les avait rejoints.

La remise avait l'air d'être totalement abandonnée, pourtant dans un coin sombre, l'on pouvait apercevoir un panier en osier.

Canuts fit discrètement une œillade à Rousseau tout en parlant sérieusement.

— Madame Allaie, vous m'aviez dit que la remise était vide.

Elle resta bouche bée.

Canuts ne la laissait pas réfléchir et enchaîna juste après avoir de nouveau regardé malicieusement son collègue. Tel un fin limier, il dit.

— Bon, Rousseau, allons inspecter ce qu'il contient.

Rousseau fit quatre pas et prit le panier, puis se dirigea vers la porte d'entrée à la lumière du jour.

L'examen pouvait enfin commencer.

Les deux hommes prenaient l'affaire avec désinvolture, mais donnaient l'impression du plus grand sérieux.

Rousseau passait un à un les objets qu'il contenait.

— Une chemise dégoûtante de femme, regardez.